

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Facebook, quand tu nous tiens

Klein, Annabelle

Published in:
Médias sociaux

Publication date:
2012

Document Version
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Klein, A 2012, Facebook, quand tu nous tiens. dans *Médias sociaux: enjeux pour la communication*. Presses de l'université du Québec, Québec, pp. 105-116.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

6

**FACEBOOK, QUAND
TU NOUS TIENS...**

Annabelle Klein

*Université de Namur (Facultés Universitaires
Notre-Dame de la Paix – FUNDP)*

1. LES POTENTIALITÉS ET LES RISQUES DE CE DISPOSITIF SOCIONUMÉRIQUE DE MOINS EN MOINS VIRTUEL

Les sites de réseaux socionumériques (RSN) font aujourd'hui, pour la plupart d'entre nous, partie intégrante de nos vies. Les chercheurs d'horizons disciplinaires et professionnels divers sont de plus en plus nombreux à étudier ce phénomène et le sens à donner à cette irruption massive dans nos univers. Certains mettent en lumière la reproduction des relations sociales et l'essor de nouvelles formes de relations, tandis que d'autres procèdent à une analyse des multiples appellations souvent trompeuses – comme la notion d'« amis » ainsi redéfinie –, replacent ces sites dans l'histoire des réseaux de communication, ou encore interrogent les compétences requises ainsi que les risques associés au développement généralisé des réseaux socionumériques. Le présent article s'inscrit dans cette dernière préoccupation.

Les notions de culture de la contribution (Proulx, 2011a), de « sousveillance » (Ganascia, 2009), de visibilité de la vie quotidienne, d'extimité, d'identité numérique s'enchaînent dans un évident basculement des priorités des recherches sur les usages sociaux du Web vers les usages et les pratiques expressives du Web (nouvelles formes narratives et autoportraits des pages personnelles, autopublication des blogues, et à présent, partage de contenus autoproduits et dévoilement de soi, de ses activités quasi en direct, de son espace, etc.) par l'intermédiaire des réseaux socionumériques. À titre d'exemple, lors de ma recherche doctorale (1995-2001) – je m'intéressais principalement aux nouvelles formes d'expression de soi –, j'eus bien des difficultés à faire reconnaître mes recherches dans le mouvement scientifique ambiant, alors que je mettais de l'avant la dilution du lien social causé par Internet, la fragmentation identitaire, bref, le « cloisonnement social » des usagers d'Internet. Antonio Casilli (2010) a bien expliqué ce basculement paradigmatique.

Parmi les nombreux RSN caractérisant le Web social aujourd'hui, Facebook est devenu, en moins d'une décennie, un incontournable (plus de 750 millions de membres en août 2011). Bien que les usagers soient de niveaux d'activité très inégaux, certains étant d'ailleurs totalement inactifs, il n'en demeure pas moins que ce chiffre important démontre qu'il devient de plus en plus difficile de ne pas en être. C'est ce terrain que nous avons choisi pour nos analyses en partant de l'expérience de l'usager. En effet, comme le souligne Proulx (2011a), les usagers sont au centre du dispositif, devenant producteurs de contenus, les indexant eux-mêmes, faisant ainsi émerger un modèle de la contribution et faisant voler en éclats la démarche du Web sémantique. Nous commencerons par interroger le paradoxe apparent entre la

méfiance qu'un tel dispositif suscite et la confiance nécessaire à son fonctionnement. Ensuite, à partir de quelques cas concrets, nous cernerons quelques caractéristiques communicationnelles liées à ce dispositif pour aborder les enjeux éthiques et les implications tant psychologiques que sociales qu'il entraîne. En particulier, nous montrerons les risques liés aux transformations de nos communications et de nos relations interpersonnelles fondées sur trois éléments : les ruptures de cadre d'interaction, l'explosion des frontières entre sphère privée et sphère publique et enfin, l'interpénétration des espaces en ligne et hors ligne.

2. LES TECHNOPHILES ET LES TECHNOPHOBES S'OPPOSENT-ILS VRAIMENT ?

On dit des technophiles qu'ils s'opposent aux technophobes depuis l'introduction des technologies de l'information et de la communication (TIC), mais l'étude des pratiques nous montrent que bien des ambiguïtés subsistent entre ces catégories et leurs représentations. Pour les technophiles, la technique permet avant tout de prolonger nos capacités et de bénéficier des avantages de l'innovation. La technophobie quant à elle représente une aversion face aux technologies (nous prenons ici le sens plus précis des TIC). Plusieurs niveaux de craintes peuvent être repérés. Du rejet total (rare) à la méfiance, rationnelle ou non, du jugement moral au scepticisme face aux technophiles, du rejet de principe à l'expérience malheureuse, nous nous concentrerons ici exclusivement sur la technophobie communicationnelle. Il nous semble que ce qui est en jeu d'un point de vue communicationnel, c'est à la fois une dimension de perte et une dimension d'aliénation, de dépendance et de perversion.

2.1. UNE PERTE COMMUNICATIONNELLE

Les discours technophobes font souvent état d'une dimension de perte : perte de communication par la multiplication des échanges, perte de la dimension non verbale, perte sur le plan du langage (langage « sms »), perte de qualité liée à la quantité d'informations et d'échanges, perte de l'engagement dans l'échange, perte de temps, et bien sûr, de manière plus générale, perte de lien social et fermeture face à une « vraie » communication. Ces discours traversent tous les champs des savoirs et se généralisent depuis de nombreuses années. Ils ne sont par ailleurs pas dénués de sens, simplement ils occultent ce que ces « pertes » produisent par compensation, en termes de gains ou d'innovations communicationnelles.

2.2. UNE DIMENSION ALIÉNANTE ET PERVERSE

Au-delà de cette dimension de perte communicationnelle, nous pouvons également repérer toute une palette d'aversion et de craintes liées à ce que l'on pourrait nommer une facilitation et une accentuation de dimensions humaines perverses. Selon les usages et les dispositifs, les blogues seraient avant tout des lieux d'exhibition et de voyeurisme, la multiplication des profils chez une même personne représenterait autant de possibilités de mensonges, voire d'expression de dédoublement de personnalité, les sites de rencontre constitueraient le lit de diverses perversions, le pseudonyme serait avant tout une manière de se cacher et de ne pas s'engager dans l'échange, etc. Bref, égo-centrisme, fermeture dans la communication, aliénation et dépendance à des liens faussés ou pervers, sont au centre des discours négatifs sur la perversité des relations humaines, avec leur corollaire, celui des risques encourus avec Internet.

3. UNE CONFIANCE AVEUGLE ?

Pourtant, il est intéressant de constater que ces discours et les représentations qu'ils véhiculent s'accompagnent d'autant de pratiques impliquant une confiance de base, ou plutôt une suspension de la méfiance et des aversions évoquées plus haut. Ainsi, comment expliquer cette « confiance de base » qui est globalement faite aujourd'hui aux différents dispositifs de communication offerts ? Les usages liés au réseau social actuellement le plus populaire, Facebook, montrent que la logique du partage et du lien social l'emporte sur celle de la prise en compte des risques liés à ce dispositif.

Dans leur essai de typologisation des diverses formes de lien social sur les réseaux socionumériques, Thomas Stenger et Alexandre Coutant (2012) insistent sur le design des fonctionnalités des RSN laissant apparaître la volonté de proposer un espace en apparence sécurisé pour développer les liens sociaux. Selon les auteurs, cet espace garantit un ménagement de la face des interlocuteurs renforcé par la norme sociale sur ces sites orientant vers des conversations badines et consensuelles. L'intérêt en matière de confiance pour « partager » du contenu personnel est évident. Cependant, il occulte la rupture radicale entre l'accessibilité de ces contenus et l'audience souhaitée par les utilisateurs. En découle un risque majeur de ce que Proulx et Kwok Choon (2011) décrivent comme « une intériorisation douce et progressive du contrôle social ». Ce risque au niveau interactionnel doit aussi

être associé à une tentative plus large du marketing contemporain de présenter les relations marchandes comme des relations amicales et de masquer ainsi le potentiel intrusif des messages des marques. La volonté de transformer tout espace de rencontre en espace marketing, l'orientation des modèles d'affaires vers une exploitation des données personnelles comme matière première d'un marché du profilage (Arnaud et Merzeau, 2009) ou encore l'asymétrie des informations dont disposent les entreprises sur les consommateurs comparativement à la grande maîtrise de leur discours officiel, participent de ce même mouvement d'accaparement des réseaux sociaux par le marketing. Si cette tendance dépasse les RSN et se retrouve depuis longtemps hors ligne, le changement d'appellation des liens des pages de marques – de fans en « J'aime » – et l'inscription de l'actualité de ces pages dans le fil d'actualités (« news feed ») illustrent particulièrement ce phénomène.

De plus en plus conscients de ces phénomènes de fichage et de profilage, les usagers ne semblent pas modifier leurs pratiques pour autant. Cette attitude évoque un espace potentiel où se trouve suspendu le risque d'effet sur la vie réelle. Cela fait penser à la phrase d'Octave Mannoni (1969), ethnopsychanalyste, dans un article intitulé « Je sais bien, mais quand même... », utilisée pour définir comment une croyance peut survivre au démenti de l'expérience. Freud avait montré comment un enfant conserve sa croyance tout en l'abandonnant en même temps. Octave Mannoni résume ce fait à travers une expression du langage courant : « Je sais bien, mais quand même ». Cette formule peut nous aider à comprendre la force considérable de la croyance et son inaccessibilité à la critique lorsqu'elle s'appuie sur un tel monde de défense psychique. Face à ce constat sur le plan des pratiques, et tout en gardant à l'esprit la nécessaire mise à distance par rapport aux discours technophobes et technophiles, il en va de notre responsabilité de chercheur d'insister sur les risques communicationnels potentiels des RSN, ceci afin de poursuivre l'effort d'éducation aux médias nécessaire en abordant la question des modifications latentes des relations interpersonnelles.

4. LES RISQUES COMMUNICATIONNELS ET LES MODIFICATIONS DES RELATIONS INTERPERSONNELLES

Les constats et analyses sont ici divisés en quatre points. Gardons à l'esprit que ces éléments sont interreliés par des liens de conséquence et qu'à ce titre, ils devraient être analysés de manière systémique.

4.1. UNE ADRESSE DÉMULTIPLIÉE

Le dispositif Facebook tend à privilégier les adresses démultipliées. C'est globalement le cas pour toute la culture du Web 2.0 par définition, mais disons qu'ici, le dispositif est non seulement conçu pour permettre cette adresse démultipliée, mais en plus il la provoque et surtout, il la rend visible. Prenons d'abord le principe du « mur » (« wall »). Le mur est une sorte de panneau d'affichage sur lequel chacun peut poster des messages. Chacun possède son mur, et chacun peut lire et écrire sur le mur de ses amis Facebook. C'est ce que l'on peut voir en premier lorsque l'on clique sur le profil ou le nom d'une personne. Le principe du mur est donc l'une des formules de fonctionnement du RSN qui permet de multiplier les interactions publiques. Le problème sous-jacent, c'est que certaines activités liées à des applications sont rendues visibles et publiques à l'insu des intéressés. Ces derniers ne mesurent cette visibilité qu'après-coup ou parce qu'ils la repèrent chez les autres. Certaines applications écrivent aussi directement sur le mur pour signaler l'activité d'une personne (par exemple: « Machin a un nouvel ami » ou « Machin a battu son record à tel jeu »).

Ainsi, malgré les outils de contrôle récemment mis en place par Facebook, il n'est pas si aisé de maîtriser les interactions et l'adresse reste encore démultipliée, parfois à l'insu de l'utilisateur. On retrouve de la part d'utilisateurs plusieurs demandes de contrôle, ce qui montre qu'il y a des trous, c'est-à-dire des espaces qui démultiplient les interactions, même lorsqu'elles sont au départ conçues pour n'être qu'une adresse unique. À titre d'illustration, voici une demande formulée sur la Toile et qui va dans ce sens:

Bonjour,

J'essaie en vain de paramétrer les options de confidentialité sur Facebook.

En gros, j'aimerais faire plusieurs niveaux d'accès via des listes (genre famille, pote, taf). Je voudrais que les gens dans la liste « taf » n'aient pas accès à mon wall, ni à mes photos, ni aux photos postées par des amis.

J'ai donc paramétré les différentes options de confidentialité, concernant celle relative au mur, j'ai accepté qu'on puisse publier, j'ai autorisé la liste « pote » et exclu la liste « taf ». Pourtant, quand je regarde ce que ça donne via le lien « visualisez ce que voit ce contact », je constate qu'un éventuel contact taf a accès à mon mur, et notamment le genre de news « ZZZ a ajouté une photo de moi », photo cliquable...

*Ce qui veut dire que via ce p*** de mur, mon éventuel boss pourrait remonter jusqu'à des photos publiées par un pote un peu con qui a diffusé l'album pour « tout le monde ». Bref comment faire pour garder*

les pleines fonctionnalités de Facebook et toutes ses conneries pour ma liste de potes et les modérer à fond pour d'autres listes. Merci de bien vouloir m'aider!!!

Il est intéressant de constater, comme le rappelle Serge Proulx (2011a), que la controverse publique engendrée par le fait que le paramétrage de confidentialité n'était pas suffisamment explicite aux yeux des usagers ordinaires et qui rendait l'accès aux « amis des amis » réglé par défaut a obligé Facebook à réviser sa position. Depuis peu, le paramétrage est beaucoup plus accessible et proche des usages ordinaires. Ce qui nous amène à un second constat, caractéristique du fonctionnement interactionnel de Facebook, à savoir une interaction sortant en permanence de son cadre.

4.2. UNE ADRESSE NON MAÎTRISÉE OU L'EXPLOSION DU CADRE COMMUNICATIONNEL

Donc, non seulement les essais de contrôle des interactions ne sont pas évidents à mettre en place – et c'est bien normal, puisque le but de ce genre de dispositif est précisément de multiplier les échanges –, mais en outre, quantité de pratiques font en sorte que les risques de « fuite » sont légion et peuvent alimenter les rumeurs et ragots les plus divers. Nous reprendrons cette question à la section 4.4.

À titre d'exemple, un jeune homme décide de fêter son trentième anniversaire en présence de ses amis. Parmi ceux-ci, l'un d'entre eux prend quelques photographies qu'il affiche ensuite (sans en parler au fêté) dans son propre album sur Facebook. Quelques jours plus tard, certains membres de la famille du jeune homme l'interpellent par téléphone, déçus, voire fâchés d'avoir été exclus de la fête. D'autres poursuivent les échanges sur... Facebook, par murs interposés. Cette situation banale montre bien que le risque est double: d'une part, un risque interne au dispositif et lié aux différentes fonctionnalités de Facebook (à l'intérieur de l'espace en ligne), et d'autre part, un risque externe lié à la porosité des espaces « en ligne » et « hors ligne ». Ce qui nous amène à la troisième dimension de notre analyse: la double porosité des espaces.

4.3. LA DOUBLE POROSITÉ DES ESPACES

La porosité, oui, mais entre quels espaces? D'abord, une porosité entre la vie en ligne et la vie hors ligne. Cette porosité constitue déjà en soi un risque, puisqu'elle ne permet plus de gérer le cloisonnement des différents espaces de vie, comme l'explique très bien notre « informateur »

(section 4.1). Les exemples dans ce domaine foisonnent et je ne reviendrai pas sur ce point pourtant crucial qui peut faire d'importants dégâts tant dans les vies personnelles que professionnelles. Un autre type de porosité à distinguer plus nettement est celui de la porosité entre vie publique et vie privée. Attendu les pratiques de certains utilisateurs, qui ne se réservent parfois plus beaucoup d'espace intime, on peut se poser la question : en quoi cette extimité généralisée (Tisseron, 2003) va-t-elle, à court terme, modifier considérablement ou non les futures relations interpersonnelles avec une visibilité quasi constante et une pseudo-transparence de soi généralisée à toutes les sphères de la vie (intime, personnelle, professionnelle) ? Les institutions font-elles face de la même manière à cette « tyrannie de la visibilité » – pour reprendre l'expression de Nicole Aubert (Aubert et Laroche, 2011) – pour exister ?

4.4. CONTRÔLE SOCIAL, RUMEURS ET DOUBLE SURVEILLANCE

Facebook est un dispositif qui fonctionne sur la base d'une double surveillance. L'une, interne, suscitant le contrôle par les pairs (surveillance d'enfants ou d'adolescents par leurs parents ; d'employés par leur patron ; conjoints, amis et connaissances qui s'observent et se suivent ainsi de loin en loin). L'autre, moins connue du grand public et moins visible, concerne les processus de profilage – appelé « surveillance externe ». Ainsi, Carré et Panico (2012) analysent l'affichage de soi et montrent comment, en matière de contrôle social, on en est arrivé à consentir à un contrôle intrusif mais inapparent, en ceci qu'il est enchâssé dans nos activités les plus ordinaires, et finalement repose sur ceux-là mêmes qui sont sujets du contrôle. L'utilisation de traces, messages personnels envoyés à ses amis Facebook, transformés en données mises en lien sous forme de métadonnées donnant lieu à des profils d'utilisateurs, inaugure un contrôle social qui ne se dit pas, sans contraintes et sans contrat.

On pensait que la mise en visibilité, la démultiplication des expressions et la transparence permettraient de s'affranchir d'un contrôle social, ou, du moins, d'y résister efficacement. Constatons qu'il n'en est rien dès lors que tout le monde filme tout le monde, contrôle tout le monde, dans une opulence informationnelle-communicationnelle numérisée. À l'inverse, cette opulence donnée aux individus favorise la démultiplication des traces numériques indélébiles et finalement décide sans eux quelles seront la nature du contrôle social et son étendue. Que dire lorsque certains dispositifs du Web élargi, associant Internet au mobile, à la géolocalisation et la boussole

numérique, permettent de suivre les déplacements de proches ou d'inconnus tout en étant soi-même localisable 24 heures sur 24, et ce, de son plein gré (Carré et Panico, 2012) ?

Ainsi, la nature du contrôle a changé, ramenant chaque usager Facebook à une configuration plus ancienne des ragots et des rumeurs tels qu'ils se profilaient dans les villages, à ceci près qu'il s'agit ici d'un village mondial, sans limites spatiales et temporelles. Ce qui est plus inquiétant, c'est l'illusion de contrôle que chaque usager tente d'avoir ou croit pouvoir garder sur ses propres productions.

CONCLUSION

Nous avons montré, à travers les usages du dispositif RSN que constitue Facebook, comment les relations interpersonnelles étaient reconfigurées en profondeur du fait de l'intégration des ruptures de cadres d'interaction permanents, de la porosité des frontières entre sphères privée et publique, et de l'interpénétration constante des espaces en ligne et hors ligne. En effet, les nombreuses fuites possibles du cadre interactionnel se trouvent renforcées par ce flottement des frontières entre vie en ligne et hors ligne. Cette configuration mise en place depuis le début par les concepteurs de Facebook va plus loin. Ainsi, les cookies laissés sur l'ordinateur après un passage sur Facebook permettent, même après la déconnexion du site, une surveillance des usagers, ne laissant finalement plus d'espace pour un véritable débranchement et un effacement des traces. Malgré les ajustements effectués à la suite des débats publics sur le droit à la vie privée, Facebook navigue en permanence, et depuis le début, sur la vague de l'intimité dont il s'alimente, obligeant chaque usager à une gestion de plus en plus importante de celle-ci.

Nous avons aussi examiné la résurgence d'un système de communication ancré dans la circulation de rumeurs, dont la dynamique est axée sur l'intégration d'une double surveillance interne et externe, invisible la plupart du temps, poussant les usagers à construire leur propre stratégie de protection (très paradoxale, comme le rappelle Proulx [2011a]) avec plus ou moins de bonheur. La confusion, évoquée plus haut, entre information privée et publique, cette possibilité d'entrer à pas feutrés dans les univers intimes des usagers, semblent constituer l'un des ressorts qui font la force et le succès de tels dispositifs. Notre interrogation a surtout porté sur la confiance étonnante que les usagers font au dispositif, au point d'accepter un autodévoilement

portant atteinte de manière si fondamentale à leur liberté. Ce phénomène est loin de se cantonner aux dispositifs socio-numériques. Il touche toutes les sphères médiatiques. On peut se demander si nous ne sommes pas entrés dans une ère d'extimité généralisée, où l'enjeu de l'homme d'aujourd'hui, baigné dans un monde où les limites spatiotemporelles semblent repoussées, est de reconstruire une narration de soi, rendant ainsi leur actualité et leur pertinence aux travaux de Ricoeur pour comprendre les points d'articulation de l'identité, de la mise en récit et de la temporalité de l'individu contemporain. La nouveauté introduite par Mark Zuckerberg le 22 septembre 2011 – appelée Timeline – poursuit bien cette orientation. Timeline propose une nouvelle expérience aux usagers. Selon Zuckerberg, il s'agit « d'un nouveau type de profil, plus proche d'une biographie ».

Outre l'interface graphique modifiée et la possibilité de placer plusieurs photographies à la une du profil de l'utilisateur, il est désormais possible de remonter le temps en retrouvant les publications plus anciennes, permettant ainsi d'ajouter des contenus manquants à cette nouvelle forme de narration de soi. Serions-nous devant une tentative de reconfiguration – pour reprendre une notion de Ricoeur – face au brouillage des frontières de notre intimité-extimité? Face à un essai de reprise de contrôle (illusoire?) de soi devant les nombreuses ruptures de cadre interactionnel?

Quoi qu'il en soit, je rejoins pleinement Tisseron (2003) lorsqu'il dit que l'un des problèmes majeurs qui attend Facebook consiste en l'impossibilité d'effacer totalement les traces de ses utilisateurs. Même si les utilisateurs peuvent avoir demandé de détruire les données les concernant, il reste fréquent de voir ces données réapparaître et se propager ensuite comme une traînée de poudre. Or il est un droit pour chacun de changer d'avis, de disparaître, de se cacher ou de retrouver une intimité. C'est là même une des conditions de survie du dispositif. Pour qu'on ait une envie d'extimité, il faut que le besoin d'intimité soit satisfait. Si ce dernier est mis en péril, personne ne prendra plus le risque de s'y dévoiler. En d'autres termes, pour que les gens aient le désir de se montrer, il faut qu'ils puissent avoir aussi la possibilité de se retirer et de sortir du système. À ce titre, Zuckerberg gagnerait à comprendre ce que les spécialistes de l'autobiographie ont de tout temps mis en évidence: le récit de soi est, par nature, amené à être modifié, repris, effacé. Le récit de soi s'avère un éternel recommencement.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLARD, L. et O. BLONDIAU (2007). « 2.0? Culture numérique, cultures expressives », *Médiamorposes*, n° 21, en ligne.
- ARNAUD, M. et L. MERZEAU (2009). « Traçabilité et réseaux – Avant-propos », *Hermès*, n° 53.
- AUBERT, N. et H. LAROCHE (dir.) (2011). *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister?*, Paris, Éditions Érès.
- BRETON, P. et S. PROULX (2005). *L'explosion de la communication*, Paris, La Découverte.
- CARDON, D. (2008). « Le design de la visibilité. Un essai de cartographie du Web 2.0 », *Réseaux*, n° 152, p. 93-137.
- CARRÉ, D. et R. PANICO (2012). « Du fichage subi, à l'affichage de soi. Éléments pour une approche communicationnelle du contrôle social », dans S. Proulx et A. Klein (dir.), *Connexions. Communication numérique et lien social*, Namur, Presses universitaires de Namur, p. 269-283.
- CASILLI, A. (2010). « Petites boîtes et individualisme en réseau. Les usages socialisants du Web en débat », *Réalités industrielles, Annales des Mines*, Paris, novembre, p. 54-59.
- COUTANT, A. et T. STENGER (2010). « Processus identitaire et ordre de l'interaction sur les réseaux socio-numériques », *Les enjeux de l'information et de la communication*, août, <http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2010/Coutant-Stenger/index.html>.
- ELLISON, N. (2011). « The benefits of Facebook "friends": The social implications of Facebook-enabled communication practices », Berkman Center for Internet and Society, Harvard University, 7 juin, <<http://cyber.law.harvard.edu/interactive/events/luncheon/2011/06/Ellison>>.
- ELLISON, N., C. STEINFELD et C. LAMPE (2007). « The benefits of Facebook "friends": Exploring the relationship between college students' use of online social networks and social capital », *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 12, n° 3, p. 1143-1168.
- GANASCIA, J.G. (2009). *Voir et pouvoir: qui nous surveille?*, Paris, Éditions du Pommier.
- GRANJON, F. (2011). « Amitiés 2.0. Le lien social sur les sites de réseaux sociaux », *Hermès*, n° 59, p. 99-104.

- GRANJON, F. et J. DENOÛEL (2010). « Exposition de soi et reconnaissance de singularités subjectives sur les sites de réseaux sociaux », *Sociologie*, vol. 1, n° 1, p. 25-43.
- HARDOUIN, R. (2011). « Facebook ou l'établissement de la frontière entre espace public et sphère privée », 24 juin, <<http://www.juriscom.net/documents/resp20110624.pdf>>.
- LAROCHE, C. (dir.) (2011). *Les tyrannies de la visibilité. Le visible et l'invisible dans les sociétés contemporaines*, Toulouse, Érès, coll. « Sociologie clinique ».
- LEWIS, K., J. KAUFMAN et N. CHRISTAKIS (2008). « Le goût pour la vie privée: une analyse des paramètres de vie privée des étudiants universitaires dans un réseau social en ligne », *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 14, p. 79-100.
- LIVINGSTONE, S. (2008). « Taking risky opportunities in youthful content creation: Teenagers' use of social networking sites for intimacy, privacy and self-expression », *New Media & Society*, vol. 10, n° 3, p. 393-411.
- MANNONI, O. (1969). *Clés pour l'imaginaire ou l'Autre Scène*, Paris, Seuil.
- PROULX, S. (2011a). « La puissance d'agir d'une culture de la contribution face à l'emprise d'un capitalisme informationnel. Premières réflexions », *Revue du MAUSS permanente*, 29 juin, <<http://www.journaldumauss.net/spip.php?article825>>.
- PROULX, S. (2011b). « L'irruption des médias sociaux: enjeux éthiques et politiques », conférence à la 24^e Biennale de la langue française, Tallinn (Estonie), 16-17 septembre.
- PROULX, S. et M.-J. KWOK CHOON (2011). « L'usage des réseaux socio-numériques: une intériorisation douce et progressive du contrôle social », *Hermès*, n° 59, p. 105-111.
- STENGER, T. et A. COUTANT (2011). « Introduction aux réseaux socio-numériques », *Hermès*, n° 59, p. 9-17.
- STENGER, T. et A. COUTANT (2012 – à paraître). « Un monde d'amis? Une ébauche de typologie sur les réseaux socionumériques », dans S. Proulx et A. Klein (dir.), *Connexions. Communication numérique et lien social*, Namur, Presses de l'Université Namur, p. 213-235.
- TISSERON, S. (2003). *L'intimité surexposée*, Paris, Ramsay.
- TISSERON, S. (2008). *Virtuel mon amour. Penser, aimer, souffrir à l'ère des nouvelles technologies*, Paris, Albin Michel.